

LA VILLE DANS TOUS SES ÉMOIS

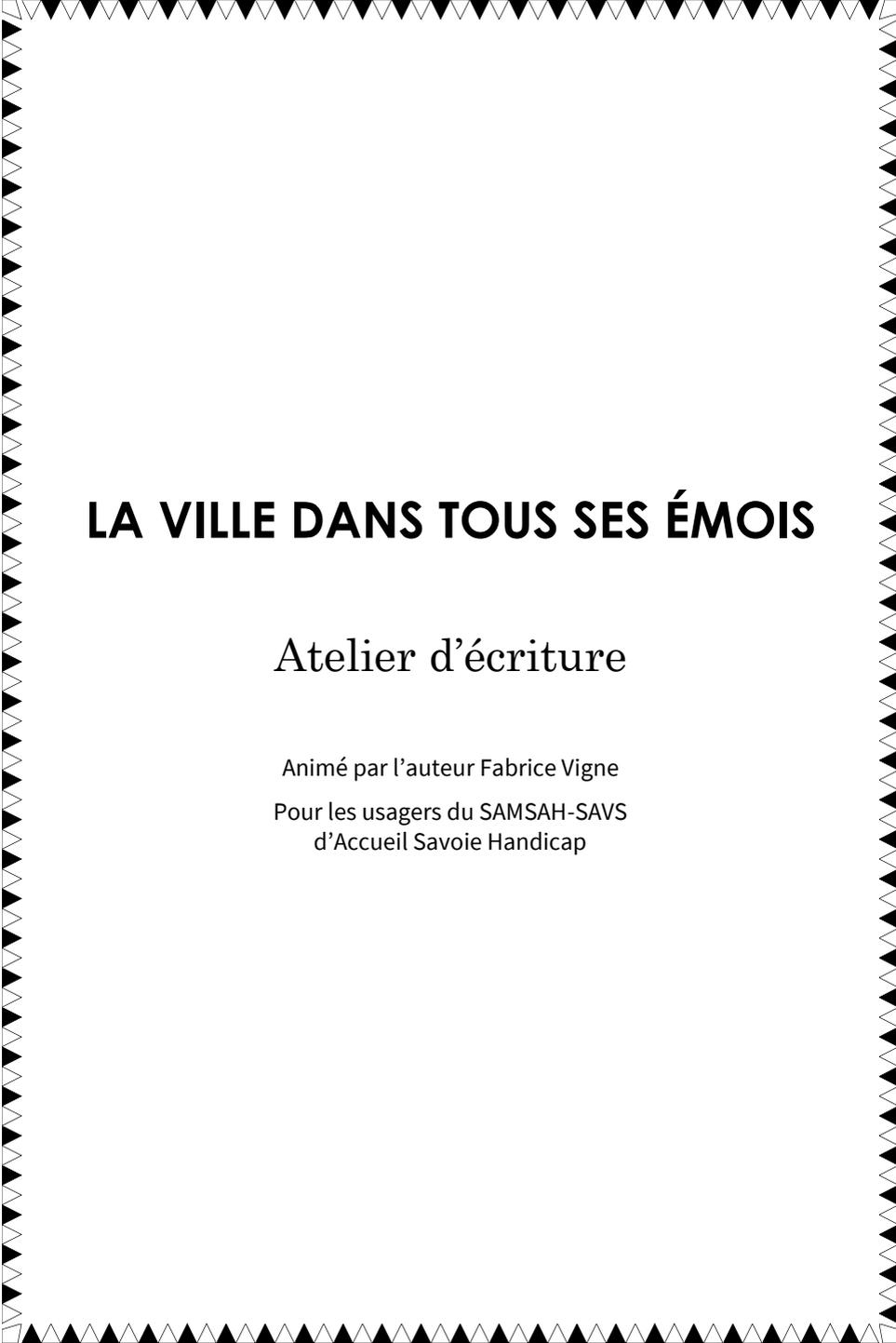
Atelier
d'écriture

Animé par l'auteur Fabrice Vigne
Pour les usagers du SAMSAH-SAVS :



Accueil Savoie Handicap

Mise en page et impression
Accueil Savoie Handicap
Mai 2019



LA VILLE DANS TOUS SES ÉMOIS

Atelier d'écriture

Animé par l'auteur Fabrice Vigne

Pour les usagers du SAMSAH-SAVS
d'Accueil Savoie Handicap

« J'écris pour me parcourir » disait H.Michaux

La culture est une richesse essentielle de nos accompagnements. Elle en est son terreau fertile.

La culture fait pousser, grandir, elle tire vers la lumière. Elle ouvre le monde, invite au voyage donc à prendre part au monde dans l'altérité.

Parce que nos accompagnements recherchent et indiquent les ouvertures possibles, nous sommes porteur de tout ce qui participe de l'inclusion et amène à nous ouvrir –professionnels comme usagers- vers l'extérieur, vers la différence.

A travers l'appel à projets Culture et Santé, le pôle adulte d'Accueil Savoie Handicap mène pour la deuxième année consécutive des ateliers d'écriture animés par un auteur. Cette année, en partenariat avec l'association Lectures Plurielles, l'auteur Fabrice Vigne a été choisi pour dévoiler la créativité d'un groupe d'une douzaine de personnes en situation de handicap accompagnés par Accueil Savoie Handicap et la résidence Denise Barnier.

Le recueil que vous tenez entre les mains est ainsi le fruit de la collaboration de multiples acteurs : la direction d'Accueil Savoie Handicap, pour s'inscrire dans une réelle démarche culturelle avec les personnes accompagnées; l'auteur Fabrice Vigne, pour son implication auprès des écrivains ; l'association Lectures Plurielles, pour que les textes rédigés résonnent au-delà de ce livret dans le cadre du Festival du Premier Roman de Chambéry ; la professionnelle du SAMSAH Chantal Leprêtre , pour son engagement dans ce projet ; Sylvaine Chan-Tave pour son soutien dans la mise en page ; et bien évidemment la Direction Régionale des Affaires Culturelles, la Région et l'Agence Régionale de Santé Auvergne Rhône-Alpes, sans lesquels ce projet n'aurait pu voir le jour.

Je remercie chacun de ces hommes et de ces femmes pour leur engagement : ils nous permettent des accompagnements tournés toujours vers plus d'humanité.

Je vous souhaite une bonne lecture,

Antonia PENAS CAMPOS, Directrice du pôle adulte d'Accueil Savoie Handicap

Ce livre aurait aussi pu s'appeler :

La parenthèse infinie	Anonyme
Quand on ose le monde bascule	Théodore Eraive
Petit guide de la confiance en soi (mais si on va y arriver)	Lucie II
La balade des faubourgs	Gustave Courbot
Les chroniques de l'invisible ou invitation vertigineuse pour une plongée dans le ressenti de chacun	Clara Osterimbach
Histoire de la Savoie pour les nuls	Claude Follaz
Malédiction d'amour	M. Toulmonde
Comment FAIRE les choses (la réponse est dans la question) ?	
Demain nous irons bien	Claire Roche
Le monde imaginaire	Etienne Loiseau
Passeport pour Saturne	Anôn Hymne
L'ascension vertigineuse	Michel Savoy
Les limites du corps et de l'esprit ou comment transcender son existence	Khaled Strassam
La famille c'est sacré	Michel Savoy
Polichinelle et Colombine	Michel Savoy

Les grandes expériences à travers le temps et l'espace Cléptocelino Angarok

Les gaufres mangeuses d'hommes M. Pâtissier

La source du pouvoir ou ce qui relie l'être humain à l'univers Yorphané Shaïm

Les hirondelles du faubourg Héléna Miralès

Le chant des oiseaux

La licorne magique Eduard Garin

La gare Montparnasse Herlin Gomon

Les eaux troubles Howers Merlin

La clarté de la lune MarionVial

Les voisins de la rue enchantée Pauline Crayon

Le trou qui sépare de l'autre Michel Savoy

Demain j'arrête le sucre Elisa herbin

Le cahier caché Claire

Comment les auteurs de livres « scientifiques » inventent-ils les titres de leur ouvrage en plus de dix mots ? Un guide complet d'analyse et de conseil.

Keskhe Laimot

Préface

Psychogéographie

En 1955, l'Internationale Situationniste invente le très utile concept de « psychogéographie ». Contrairement à ce que l'on pourrait croire, ce concept ne relève ni de la psychologie, ni de la géographie. C'est une pure rêverie poétique, qui étudie les liens entre les environnements (essentiellement urbains) et les émotions et comportements de chacun. C'est ainsi que les situationnistes ont établi de très belles, subjectives et farfelues « cartes psychogéographiques » des villes qu'ils habitaient, œuvres d'art beaucoup plus pertinentes selon eux que les vulgaires plans distribués par les Offices du Tourisme, qui se contentent platement de donner les noms des rues.

En 2018, à l'invitation de Lectures Plurielles, j'ai animé un cycle d'ateliers d'écriture auprès des écrivains volontaires du SAMSAH et du SAVS de Chambéry. Le thème choisi était « autoportrait en ville ». J'ai multiplié les approches, les amorces, les jeux, les contraintes, pour tourner autour de ce thème inépuisable : que fais-je en ville, que fait la ville en moi ? Qui suis-je pour elle, qu'est-elle pour moi ? En somme, pendant toutes ces séances, qu'avons-nous fait tous ensemble ? De la psychogéographie.

Et c'était passionnant. En dépit des différences propres à chacun, différences d'expériences, de motivations, d'outils, d'envies, de limites, tous les écrivains ont joué le jeu. J'avoue avoir été épaté par leur réactivité, leur imagination, leur sensibilité, par leurs émotions aussi bien que par leur humour, par leurs inventions autant que par leur façon de convoquer leurs souvenirs.

Les textes que vous allez lire ici composent un autoportrait collectif et psychogéographique : nous, tous ensemble, à Chambéry, dans les rues, dans les immeubles, sur les places et dans les carrefours. Souriez ! Vous vous y reconnaîtrez peut-être aussi.

Fabrice Vigne

Écrire, c'est comme respirer ou manger, un besoin vital pour affirmer notre propre pensée, illustrer notre propre identité à travers des histoires ou des rêves que personne d'autres ne connaît.

Myriam A.

**ÉCRIRE C'EST EXPRIMER SA PENSÉE
ÉCRIRE C'EST RÉFLÉCHIR
ÉCRIRE C'EST RÊVER
ÉCRIRE C'EST CONNAÎTRE SES DÉSIRES
ÉCRIRE C'EST PLAISANTER AVEC LA VIE
ÉCRIRE INTELLIGEMENT**

MARION V.

Je trouve **la ville belle** parce qu'elle est vivante. Comprends-moi, moi qui viens d'une campagne profonde, je n'ai eu l'habitude de tant de mouvements. Mais là je reste émerveillée, tel l'enfant devant une fourmilière.

C'est même pas vrai ! **La ville est moche !!!**

Oui ! Mais dans la ville il y a **un beau quartier**. Celui de l'amitié où chaque café ouvert offre un sourire et un verre de vin.

Dans la ville, il y a **un quartier affreux** où l'amitié est conspuée et la violence ovationnée.

La **plus belle heure du jour** dans la ville c'est 11 h car tous les magasins sont ouverts !

La **pire heure du jour** c'est justement le moment où tous les magasins se ferment les uns après les autres comme les dominos de mon espoir disparu. Lorsque je lis les heures d'ouverture et que je suis en retard de cinq minutes...

Oui, mais au moins dans cette ville **il y a une belle personne...** et c'est pas facile de la reconnaître !

.....

La ville est belle parce que ça bouge en ville.

Ce n'est pas vrai, **la ville est moche**, elle sainte l'individualisme. Elle est peuplée d'égoïstes rongés par l'argent.

Oui ! Mais dans la ville il y a **un beau quartier** où ne règne que la solidarité.

Dans la ville, il y a **un quartier affreux** car c'est fané de partout. En plus il pleut, les magasins restent fermés ! C'est dégueulasse de faire ça.

La plus belle heure du jour dans la ville c'est le soir entre 20 h et 21 h l'hiver, 22 h l'été : ce moment durant lequel le mouvement de la ville s'intériorise dans les bâtisses, comme un bruit souterrain qui berce.

La pire heure du jour en ville c'est l'heure du camion poubelle. Certes il sert à rendre la ville propre, mais quel ramdam tôt le matin.

Oui, mais au moins dans cette ville, **il y a une belle personne...** c'est mon chat, un vrai gredin !

.....

La ville est belle parce qu'elle est habitée et donc pleine de gens.

Ce n'est pas vrai, **elle est moche**, les gens sont consommateurs et crèvent de peur de ce qu'ils ne connaissent pas !

Oui ! Mais dans la ville il y a **un beau quartier** et c'est le quartier de l'espoir.

Oui ! Mais dans la ville il y a **un quartier affreux** et c'est un vrai coupe-gorge, on y rase les murs, on l'évite on n'y va qu'une fois, on n'en revient pas. J'ai le trouillomètre à zéro rien que d'y penser.

La plus belle heure du jour dans la ville c'est à l'aurore où règnent une belle luminosité et un silence radieux.

C'est oublier que juste après, il y a l'heure de pointe avec son lot d'embouteillages, de jurons, de grossièretés. C'est à mon sens **la pire heure du jour**.

Oui, mais au moins dans cette ville, **il y a une belle personne...** c'est « jaune ».

.....

La ville est belle parce qu'elle coule à plein d'endroits apparaissant, disparaissant des yeux, avec ce mix de nature ordonnée, arrangée, tel un jardin habité, organisé pour le bonheur de ses habitants.

Ce n'est pas vrai, **la ville est moche** car malgré quelques coins de verdure, ce n'est que le bitume que l'on voit à chaque coin de rue et ne parlons pas des odeurs.

Oui ! Mais la ville regorge de **parcs et jardins** divers à tel point que l'on oublie tout ce que tu as évoqué. Et quel plaisir que d'avoir un bol d'air à proximité de chez soi.

Dans la ville il y a des **mouches sales** !

La plus belle heure du jour dans la ville est celle où tu reviens. Ni soir, ni matin, cette heure nous appartient.

La pire heure de la journée en ville, c'est lorsqu'il n'y a plus aucune cabine téléphonique de libre.

Oui, mais au moins dans la ville, **il y a une belle personne...** c'est Marianne.

.....

La ville est belle parce que le bleu intense de ses yeux irradie le noir des gaz d'échappement.

C'est pas vrai, **la ville est moche** car ça pue le pot d'échappement des bagnoles et en plus ça pollue. Les trottoirs sont sales et les gens pas sympathiques du tout. Franchement j'ai envie de me barrer, et j'ai rien à faire ici !!!

Oui ! Mais dans la ville **il y a un beau quartier** : le mien ! Pourquoi ? Car c'est là que je vis bien sûr ! Mais il y en a plein d'autres avec chacun leurs admirateurs propres, n'est-ce pas ?

Dans la ville **il y a un quartier affreux**, ne l'oublions pas. Pas d'admirateurs pour ce quartier sale, insalubre, destiné aux squatters et leurs chiens crottés.

La plus belle heure du jour dans la ville c'est la nuit très tard quand tout le monde est endormi, qu'il n'y a plus aucun bruit, c'est paisible.

La pire heure du jour en ville c'est la nuit car malgré l'absence de bruit, c'est souvent à ce moment-là que sortent les tueurs et psychopathes pour accomplir leurs terribles desseins.

Au moins dans cette ville **il y a une belle personne...** et c'est « la Bonne Mère ». Elle veille sur tous les habitants des beaux et laids quartiers, quelque soit l'heure du jour et de la nuit, sa silhouette enchante le passant qui regarde plus loin que le bout de son nez.

.....

La ville est belle parce qu'elle ouvre des opportunités à chacun de faire ce qui lui « plaît » ! **La ville est belle** parce qu'elle est vivante. **La ville est belle** la nuit parce que cela fait rêver.

Oui mais non ! Tu mens en allemand ! **La ville est moche**, vile, sale, puante, bruyante. On n'y vit que pour y mourir. On n'y reste que pour travailler, esclaves enrôlés, et pour y dormir, et dès le week-end arrivé en partir.

Oui, mais dans la ville **il y a un beau quartier** qui est celui des rencontres.

Mais non ! Dans la ville, **il y a un quartier affreux** : celui des affaires. Là-bas, seul parle l'argent !

La plus belle heure du jour dans la ville, c'est le soir quand les lumières sont allumées.

La pire heure du jour est le petit matin quand les rêves s'effacent et que restent les traces d'une nuit sans repos.

Oui ! Mais au moins dans cette ville **il y a une belle personne...** et qui s'appelle justement M. Personne.

.....

La ville est belle parce qu'on y fait des rencontres inattendues, des découvertes. La ville est belle car des trésors y sont enfouis.

Je ne suis pas d'accord, **la ville est moche** car les gens n'ont pas le temps de se parler. De plus, tu me parles de trésors mais tes trésors ne sont-ils pas enfouis sous des tonnes de déjections. Car il est vrai qu'entre les pigeons et les chiens, on a de quoi faire niveau déjections.

Dans la ville **il y a un beau jardin.**

Dans la ville **il y a un quartier affreux**, celui des âmes perdues où chacun peut errer, c'est un chemin sans fin, une route barrée.

La plus belle heure du jour dans la ville c'est quand tous les feux de signalisation tombent en panne et que ça fiche une pagaille monstre.

La pire heure de la journée est 17h30. Tout le monde sort du boulot c'est un vrai bazar sur les routes : embouteillages !

Oui ! Mais au moins dans cette ville **il y a une belle personne...** et j'espère qu'elle se reconnaîtra !

.....

La ville est belle parce qu'il y a plein de lumières, bien décorées. Les gens sont respectueux et polis, c'est propre et plein d'activités.

Ce n'est pas vrai, **la ville est moche** car il manque des lumières, dont certaines s'éteignent trop tôt. Quant à la politesse et la propreté, j'hésite : j'entends des bonjours hurlés, je vois des choses voler ; il ne s'agit pas de feuilles !

Oui, mais dans la ville **il y a un beau quartier** avec un grand parc où l'on peut s'installer dans une chaise longue et admirer les écureuils.

Dans la ville **il y a un quartier affreux** : la rue de la banque de l'écureuil qui n'épargne personne, ils volent légalement les petites gens.

La plus belle heure du jour dans la ville c'est justement au lever, lorsque la rosée se dépose sur les feuilles de quelques arbres qui ornent la ville et que justement on aperçoit quelques écureuils faisant leurs provisions pour l'hiver.

La pire heure du jour en ville c'est celle juste avant la fermeture des magasins entre 18 h et 19 h, la circulation est à son comble. Là, point de rosée, rien que de la fumée de pots d'échappement qui laissera un dépôt noirâtre sur le paysage, murs et allées.

Oui ! Mais au moins dans cette ville, **il y a une belle personne...** et c'est toi !

.....

La ville est belle parce qu'elle bouge.

Ce n'est pas vrai, **la ville est moche** car ça bouge tellement que l'on perd ses repères, qu'on ne reconnaît personne, la ville nous fait disparaître...

Oui, mais dans la ville **il y a un beau quartier** : le parc et tous peuvent sortir et s'y rassembler pour observer les arbres, les fleurs, et les enfants jouant.

Dans la ville **il y a un quartier affreux** et c'est le quartier du cimetière qui jouxte justement ce parc.

La plus belle heure du jour dans la ville c'est 16 h, l'heure de sortie des écoliers. La cloche sonne, la cour se remplit puis se vide par le portail où attendent les parents venus les chercher. On peut dire que la circulation est bloquée comme pour un cimetière par toutes les voitures amassées, presque empilées, mais ce n'est qu'un passage.

La pire heure de la journée c'est vers 17 h car justement les écoliers, les collégiens, les travailleurs ont terminé leur journée et on se retrouve dans les bouchons, la foule où tout le monde se bouscule sans dire pardon.

Oui ! Mais au moins dans cette ville **il y a une belle personne...** et c'est toi ! Alors maintenant, cesse de râler et laisse exprimer la lumière qu'il y a en toi. Flûte !

.....

La ville est belle parce que les gens s'y rassemblent comme dans une fourmilière. Tout est mis en commun et le savoir, la culture sont les armes modernes.

Non, ce n'est pas vrai, **la ville est moche** parce que l'on perd de vue ce qu'est être soi-même, on se dilue dans la foule, on s'oublie.

Oui, mais dans la ville **il y a un beau quartier**, car tu y es.

Dans la ville, **il y a un quartier affreux** où personne ne met les pieds, un quartier qui n'a pas d'âme.

Tu verras, **la plus belle heure du jour** dans la ville, c'est quand tombe la nuit et quand elle repart. En effet à ces heures-là, les cultures et les gens se croisent. Par exemple, le matin les fêtards croisent les travailleurs. Puis le soir, ces derniers laissent de nouveau la place aux premiers. Pour moi, ces instants sont magiques.

La pire heure du jour dans la ville c'est la journée.

Oui ! Mais au moins dans cette ville **il y a une belle personne...** et c'est toi !

.....

La ville est belle parce que celui que j'aime y vit. Parce qu'en ses murs il respire et qu'en chacun de ses jardins fleurit son âme.

Non, **cette ville est moche** parce que celui qui y vit n'arrive plus à y respirer.

Dans cette ville **il y a un beau quartier** car les arbres sont en fleurs et on sent le parfum à plein nez. On y est bien je trouve.

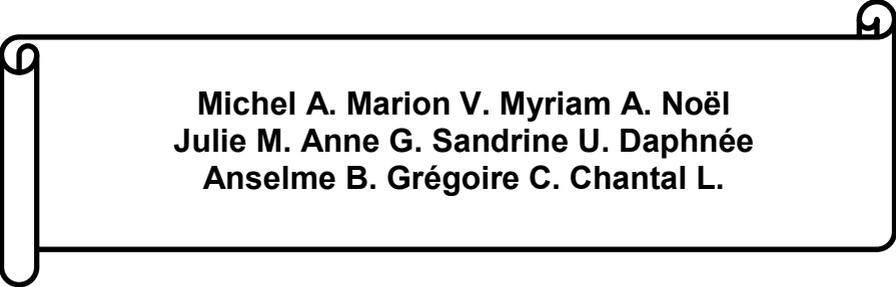
Dans la ville il y a un quartier affreux : personne ne l'aime ! Il n'y a ni fleur ni quoique ce soit d'agréable pour les sens et même, on s'y perd toujours !

La plus belle heure du jour dans la ville c'est potron-minet quand le jour n'est pas encore levé, que les passants qui se croisent sortent du lit ou au contraire sont pressés de retrouver leur lit !

La pire heure du jour dans la ville c'est quand les gens sont en voiture et klaxonnent à tue-tête ; c'est un vrai merdier pour retrouver son chemin.

Oui ! Mais au moins dans cette ville, **il y a une belle personne...** et c'est le Père Noël !

.....



**Michel A. Marion V. Myriam A. Noël
Julie M. Anne G. Sandrine U. Daphnée
Anselme B. Grégoire C. Chantal L.**

Écrire, c'est la vie.

Noël

Écrire, c'est se libérer, se transformer, être soi. Écrire, c'est oublier pour mieux se souvenir. Écrire, c'est transgresser l'inconscient. Écrire, c'est un pur bonheur. Écrire, c'est se retrouver avec soi, juste soi. Écrire, c'est faire abstraction du réel pour mieux se retrouver.

Julie M.

Aller en ville c'est partir à l'aventure, se perdre dans le dédale des rues, découvrir de nouveaux commerçants, aller au musée, visiter. Vivre et s'enivrer des plaisirs que la campagne interdit. Le doux parfum du bitume et du béton armé bercent nos sens et nous laissent désarmés.

Myriam A.

Aller en ville c'est le parcours du combattant pour les ruraux dont je fais partie. En ville, peu de place à l'entraide et à la bienveillance, tout va trop vite et plus personne ne prend le temps de veiller sur les autres. Tout n'est que bruit et vacarme et seuls les parcs permettent encore de trouver une certaine sérénité.

Alexandra

Aller en ville, c'est se promener le nez en l'air, croiser les passants, respirer les odeurs de friture, se laisser étourdir par la rumeur citadine. Aller en ville, c'est découvrir, redécouvrir une rue... c'est se sentir chez soi.

Chantal L.

Aller en ville c'est sortir de chez soi, se mettre en mouvement, sous le ciel, emprunter des rues, traverser la route, croiser des gens, promener son regard sur un autre paysage que celui de ses quatre murs, risquer le regard de l'autre, c'est se bousculer un peu, sortir du statique, du figé, laisser quelque chose arriver, lâcher le contrôle pour l'imprévu.

Anne G.

Aller en ville c'est profiter de tout ce qui se trouve sur place, retrouver la joie de la sortie en famille et profiter de l'anonymat pour faire le pitre. « Oublier » sa voiture pour favoriser les transports en commun, épouser la liberté...

Julie M.

Aller en ville, c'est quitter le bien-être singulier et solitaire de la vie en ermite.

Aller en ville, c'est toujours dans un but précis.

Aller en ville, c'est rencontrer le monde entier.

Un endroit où se rencontre le monde extérieur et le monde intérieur.

Grégoire C.

Aller en ville c'est se confronter à l'extérieur, aux bruits environnants, à la foule ; c'est aussi régler ses problèmes administratifs, faire du shopping, se boire un café, se donner rendez-vous à tel endroit. C'est arpenter les rues piétonnes, les dédales et les allées, les trottoirs, rues et avenues. C'est se fondre dans la foule au milieu des inconnus et parfois aussi être reconnue par des têtes connues. Chaque sortie en ville est pour moi une aventure différente comme l'est chaque jour que l'on vit.

Sandrine U.

Aller en ville c'est faire du shopping, boire un verre avec ses ami(e)s, marcher, regarder les vitrines, pour profiter de ce moment, aller à l'église pour prier, retirer de l'argent, promener son chien. Prendre le bus pour parvenir en ville, faire des rencontres, aller à la bibliothèque, aller au restaurant, se faire inviter, envoyer un colis ou poster une lettre, refaire ma carte de bus, aller à « Tout à 2 € », aller au musée, prendre des informations sur la ville. Acheter des livres, des CD, des BD, du matériel pour des travaux manuels, prendre l'air.

Martine S.

Aller en ville c'est se promener dans les rues, voir les magasins, aller au cinéma. Traîner dans les parcs et discuter avec des nouvelles personnes pour écouter de la musique. Et sentir de nouvelles odeurs dans le marché aux fruits et légumes.

Marion V.

Aller en ville c'est le moment de faire les courses : renouveler les ingrédients de la cuisine, trouver des vêtements neufs ou usagers, rencontrer les professionnels de la santé et s'insérer dans la vie active.

Anselme B.

Ecrire, c'est manger du manganèse sous le pli du torchon croisé. L'écriture dans la tête et non pas dans les chaussettes. Penser, écrire, ranger les yeux qui oublie de voir à l'intérieur. Devenir libre. Obéir aux règles moralisatrices, écrasante tyrannie. J'écris pour ne pas oublier qui je suis.

Anselme B.

Ecrire, c'est une découverte, c'est le plaisir de se lire. Ecrire, ce n'est pas dire, ce n'est pas taire, c'est retracer sa pensée, tracer un chemin, ouvrir une voix, se laisser emmener.

Chantal L.

Souvenir d'une rencontre en ville :

Il existe, je le déplore, fort peu d'endroits, dans lesquels ou auxquels, se rattachent quelque chose de ou à moi. Aussi et pourtant, partout où je passe, toujours à moi s'accrochent les émotions du prochain ou les assembléments de nos intuitions entremêlées. Comme une communication télépathique hasardeuse et incertaine, dont les informations retirées tiennent plus de la devinette que d'un dialogue clair. En clair comme en bref, j'aurais mille et une manières de répondre à ta question mais il n'en est qu'une qui soit suffisamment forte et suffisamment parlante, oui, seulement celle-là, me semble-t-il, qui mérite plus que les autres que je te la révèle. Aussi ne tient-elle qu'en quelques mots ; je brave aussi ma pudeur de révéler au monde entier (comprendre « monde entier » comme ce qui se tient hors de moi) ce moment clé de mon existence. Bien. Tu es prêt ? Parce que moi non, donc allons-y.

Elle possédait un sourire radieux alors je le lui ai signalé, comme il me semblait qu'elle ne le savait pas tout à fait. Par écrit c'était facile. Un temps plus tard, je me tenais devant la médiathèque appelé comme ce bon vieux Jean-Jacques à un moment dont j'ignorais l'importance. J'attendais le sourire que je savais sur le point d'arriver en même temps que le remerciement, qu'elle avait prévu d'opérer « à sa façon » comme elle me l'avait signifié par écrit. Elle apparut soudain de derrière un mur et me glissa un doux « merci » à l'oreille avant de couvrir ma joue d'un bisou, point d'exclamation. Voilà quelque chose que je n'oublierai jamais : j'ai dit la vérité et j'ai gagné un bisou ! Merci Rousseau !

Grégoire C.

Souvenir d'en ville :

Voilà, c'est le grand jour. Celui où on va abattre ma tour. Certes ce n'est pas que « ma » tour, mais tout de même ça fait quelque chose de voir cette masse de béton et d'acier dévidée de sa substance humaine et chargée d'explosifs. Et puis, 25 étages, il a bien fallu prendre des dispositions de sécurité. Le quartier a été évacué, et nous autres habitants avons été relogés. D'ailleurs, nous sommes tous là, amassés, attroupés, pour assister à la destruction de notre passé.

Anita, la voisine du troisième, aujourd'hui présente sans ses chats. Wilfried, tiens, voilà à quoi il ressemble en plein jour, d'habitude il communique plus avec ses ordinateurs qu'avec des êtres de chair. Karim est de sortie aussi. Suzanne, sans son mari, enterré l'an passé. Je m'approche de cette dernière et je la prends dans mes bras, recueillant ainsi son désarroi et son flot de larmes. Tant de vies passées entre ces murs que l'on s'apprête à disloquer.

Les seuls à montrer de l'excitation sont les badauds. Ceux qui n'auraient raté ça pour rien au monde, qui sont venus pour le spectacle. Ce sont ces mêmes personnes qui ont lâché quelques cris d'admiration au moment de l'effondrement de la tour, noyant de poussière ses alentours.

Puis la foule se dissipa.

Les ouvriers du chantier se félicitèrent du bon déroulement de l'opération. Pour eux, ce n'était qu'une journée comme les autres, ni plus, ni moins. Mais peut-on en vouloir à la main qui exécute l'ordre que lui dicte la tête ?

Notre tour a été démolie, ainsi que d'autres barres dans les environs, afin de construire un nouveau quartier, plus aéré, plus vivable. Plus « politiquement correct ».

Nous n'y serons pas.

Eparpillés aux quatre coins de la ville, nous tenterons bientôt de conserver ces liens d'amitié par la création d'associations où nous pourrions évoquer de tendres souvenirs. Il y aura Anita, et Wilfried, et Karim, et prions pour que Suzanne soit là aussi. En effet, la vieille dame s'est évanouie sous le choc. Espérons que ce ne sera pas trop grave malgré la sirène qui l'emporte.

Karim me regarde et me donne rendez-vous à l'enterrement... Pour seule réponse je lui mets une claque et je repars, le vague dans l'âme, dans mon nouveau chez-moi impersonnel.

Julie M.

Souvenir de la ville

La ville m'a rendu sot, stupide, elle prend au piège comme une tapette à souris. Ou plutôt elle est maligne, nous rend bête. C'est comme une seule cage où tous nous nous agglutignons. J'ai grandi en dehors de la ville : un hameau extérieur, un endroit où vivent des gens pourtant. La ville s'en désintéresse à ses heures et l'intègre cependant afin de récupérer des finances. Il y avait cet endroit calme, discret qui m'apaisait, me ressourçait. La ville cependant, là où siègent les gens importants a modifié ce lieu que j'aimais.

Anselme B.

La grande respiration du château

Je me promenais aux alentours de la préfecture de Chambéry quand soudain me vint une inspiration subite. Je me suis dirigé vers le parc qui surplombe le parking du château. Le vent était sec et froid, quelques vieux joueurs de boules comptaient les points. Je me suis tranquillement dirigé vers le premier arbre qui s'est présenté à moi et j'ai posé ma main gauche, bras tendu sur l'écorce en relief de ce vénérable grand père végétal et là, soudainement, j'ai eu le souffle coupé, un flux passant de l'arbre à ma main, invisible à l'œil nu mais d'une sensation tactile très présente. C'était comme si on me déversait du miel dans les veines. Le temps sembla se fixer, je ne sais combien de temps je suis resté connecté à cet arbre, sans pouvoir bouger. Le froid s'est rappelé à mon bon souvenir, c'est à regret que je détachais ma main de l'écorce, en descendant les marches vers la rue je me suis senti rasséréiné, presque rajeuni, joyeux. Aujourd'hui encore ce souvenir comme tant d'autres d'ailleurs éclaire mon visage d'un petit sourire.

Je suis retourné plusieurs fois au parc au-dessus du château, l'expérience n'a pas changé dans son déroulement. Cependant à chaque fois la sensation est différente, plus puissante, plus enivrante et chaque arbre possède son propre flux qui diffère totalement de celui de son voisin, si semblable et pourtant si différent.

Robin G.

Souvenir des années lycées en ville.

Suite à un coup de fil, précipitation, chamboulement de projet, ce qui est prévu s'annule, il faut s'adapter, rebondir dans l'instant à la chose imprévue, à la priorité qui s'impose, [perspective de devoir] courir, encore courir pour rattraper le temps.

Ce temps qui peut être élastique parfois et laisse s'insérer des parenthèses où l'on voudrait se glisser. Mais à d'autres moments dits à flux tendu, chaque événement qui viendrait à s'ajouter crée une saturation, une contrariété.

Déambulation de routine à la sortie du lycée pour aller prendre le bus du retour vers la maison, d'un établissement à l'autre. Tant de choses peuvent arriver dans cette parenthèse mobile entre deux lieux fixes, entre le cercle familial et la boîte à bac. Un trajet, quelques pas, descendre des marches d'escalier en pierre polie foulées depuis plusieurs siècles, traverser la grande cour sous les salles de classe empilées de part et d'autre de couloirs et de cages d'escalier. Un grand espace, cette cour lorsqu'elle est désertée, une fois que le flot s'est déversé dans les rues de la ville. Plusieurs directions, deux axes principaux, via le Palais de Justice, vers la gare SNCF, via les cafés du Palais, le Chapon Fin vers le vieux centre-ville, la bibliothèque d'avant le musée, des contours de carrés où l'on croise selon les heures de la journée des visages qui, au fil des mois, deviennent familiers.

Le cœur s'emballa par la peur, sous l'effet de la surprise heureuse, ou bien... Pas même une rencontre que la bienséance n'autoriserait pas, tout juste une croisée de regards.

Anne G.

Souvenir de la ville :

J'aime les marchés, les étals qui régalaient la vue, le bruissement des chalands, les odeurs qui se déploient et agitent les papilles. J'aime les marchés couverts. Ces endroits que l'on appelle les halles. Le marché de Chambéry se tenait sous une halle spacieuse, sonore, haute de plafond comme souvent. Ici pas de verrière, pas de métal non plus. Une haute halle de béton, une halle grise éclairée de la lumière du jour diffusée par une multitude de vitres posées dans la partie haute de la structure.

L'heure de la rénovation, de la modernité, du remodelage urbain est venue. Les chambériens ont vu leur marché déplacé. Il s'est installé sur une autre place de la ville à l'abri d'un imposant chapiteau rectangulaire. J'ai continué à faire le marché. Les étals colorés se détachaient sur le fond blanc de la toile qui les abritait. Le soleil projetait ses rayons sur la structure. La lumière était partout, telle la lumière du jour mais adoucie, tamisée par le toit de toile.

Après un programme de travaux longs, le marché couvert a fini par réintégrer les halles historiques rénovées. Ce jour de réouverture il y avait foule. J'étais de cette foule ! Quelle horrible surprise : les plafonds sont très bas, l'environnement est gris, il n'y a plus de fenêtres et donc point de lumière du jour ni indirecte, ni tamisée uniquement de la lumière électrique. Une légère sensation oppressante....

J'aime les marchés... Je continue à fréquenter les halles, avec le temps et l'habitude la sensation d'oppression a disparu, heureusement il reste la couleur des étals !!!!

Chantal L.

Souvenir de la ville :

Lyon, une grande ville. La seconde de France paraît-il. Ce soir-là, une trentaine d'années plus tôt (environ), une proposition m'a été faite d'aller dans un parc d'attractions, au sein de je ne sais plus quel arrondissement. Avec le frère d'un ami, nous avons rejoint notre groupe et nous sommes partis le cœur léger, avec l'envie d'en profiter. Quelques attractions nous apportèrent des sensations bégnines. Puis ce fut le tour de la Grande Roue ! Le frère de l'ami et moi-même embarquâmes dans une nacelle et nous nous vîmes catapultés au sommet de la roue où nous attendait un panorama illuminé de Lyon.

Magnifique sensation, jusqu'au moment où la nacelle resta bloquée en haut. Nous avons tout loisir de contempler les alentours, ce qui était agréable. Par contre, l'arrêt s'éternisait, les lumières de la roue s'éteignirent et un vent froid, glacial, commença à transpercer nos os. Pour le coup, mon rythme cardiaque s'est accéléré car nous étions coincés. Ce n'était pas une blague mais une panne. Je ne saurai vous dire combien de temps je suis restée bloquée mais la peur commençait sérieusement à m'étreindre, lorsque d'un seul coup, un terrible bruit permit à la roue de redémarrer.

Nous arrivâmes sains et saufs en bas, avec pour le coup, une émotion qui avait atteint son paroxysme !

Sandrine U.

Ecrire, c'est libérer la parole, lâcher les mots avec un fil bleu sur fond blanc, représenter les pensées comme attraper des ballons gonflés à l'hélium, se dire, retranscrire des bribes de cette vie intérieure qui m'anime comme un livre parsemé de pages blanches ou une série qui passe d'un épisode à l'autre en zappant des scènes. Tâcher de rendre intelligible le néant.

Anne G.

Comme chaque matin, je passe devant cette fenêtre. A l'instar de ses voisines, cette fenêtre est protégée par une grille. Pour empêcher les gens d'entrer ? De sortir ? A travers les barreaux je m'attends à apercevoir cette silhouette familière. Celle d'une vieille dame je suppose, qui danse doucement avec un cadre dans ses mains. Certaines matinées, elle tournoie énergiquement, suivant la musique à la radio que je peux de temps en temps entendre lorsque la fenêtre est entrouverte. Certaines soirées, lorsque je repasse en sens inverse, elle semble nostalgique et serre dans ses bras le cadre plus qu'elle ne danse.

Mais ce matin, la vieille dame n'est plus là. La fenêtre est ouverte, mais elle n'est plus là avec son cadre. Je m'arrête, et je distingue pour la première fois l'intérieur de l'appartement sans la vieille dame. Je découvre avec stupéfaction que l'intérieur est vide, il n'y a plus rien. Je ne connais pas cette dame, et pourtant, son départ m'attriste. Je ne veux pas penser au pire, mais j'essaie de voir le bon côté des choses : au moins, elle a rejoint la personne qu'elle chérissait : la personne photographiée dans son cadre. Un cadre de photo ? Une fenêtre donnant sur un souvenir figé ?

Sylvaine C.

Comme à mon habitude, je me rends au travail tôt le matin. Comme à mon habitude, je passe devant cette maison coincée entre deux immeubles. Comme à mon habitude je jette un regard vers la fenêtre du 2^{ème} qui est faiblement allumée. Une vieille dame loge ici. Du moins c'est ce que je pense puisque c'est une vieille dame que je vois prendre son thé vers 18 heures quand je rentre. Plongée dans mes pensées, quelque chose vient heurter mon esprit et je m'arrête deux immeubles plus loin, là où m'a porté mon inertie. Je fais demi-tour et retourne devant la maison. Aucune lumière à l'étage. Me voici déstabilisée. Que faire ? Peut-être la vieille dame a-t-elle eu un malaise ? Et peut-être suis-je le seul à m'en rendre compte ? Et si je n'interviens pas, est-ce « non assistance à personne en danger » ?

Je regarde à gauche et ne voit personne, idem à droite. Pas étonnant nous sommes entre deux traboules mal éclairées et peu fréquentées. Je suis donc la seule personne dans cette rue qui puisse apporter de l'aide. Mais si j'apporte mon aide, ne vais-je pas être en retard à mon travail ? On est jeudi, et le jeudi mon patron est toujours de mauvaise humeur. En plus, en ce moment, il a mauvaise haleine. Alors subir une remontrance assaisonnée à l'ail, non merci !

Je fais un pas pour m'éloigner. Oui, mais voilà que ma conscience, doublée de ma culpabilité, triplée de ma curiosité me rattrapent toutes à la fois. Mais par tous les saints, que s'est-il passé ?

Je tends mon cou, le tord pour voir, mais rien. Je me saisis de la poignée du petit portillon et m'apprête à l'ouvrir quand se pose à moi un cas de conscience : qui suis-je pour entrer ainsi chez les gens ? De rage, je piétine pendant encore de précieuses secondes qui deviennent de précieuses minutes. Bon ! C'est décidé, je rentre !

J'enjambe le portillon et franchis le jardin de quelques pas. Je ne prends même pas la peine de toquer et ouvre la porte. La vieille dame me regarde, un fusil à la main et tire en plein cœur. Je m'effondre.

« Mais qu'est-ce qu'il m'embête celui-là à regarder chez moi tous les matins ! »

Julie M.

Tous les matins les deux fenêtres en haut à gauche de la façade sont ouvertes. Le soleil du matin pénètre plus ou moins loin dans la pièce en fonction de la saison. Les pigeons se posent sur les rebords de fenêtre. La vieille dame aux cheveux blancs les nourrit tous les matins. Le rituel est immuable, mais il dure peu. Très vite les fenêtres sont refermées. Parfois j'ai le temps de surprendre l'existence d'un bouquet posé sur la table de la salle à manger. C'est la seule chose qui varie.

La vieille dame reste peu à sa fenêtre. Jamais je ne l'ai croisée dans la rue. Jamais je n'ai vu d'autres personnes à ses fenêtres. Je l'imagine seule, mais pas triste. Sur la porte est indiqué « Madame » devant son nom. Alors peut-être qu'elle n'a pas toujours été seule. Je suis habituée à sa présence discrète. Ses fenêtres sont au-dessus d'un endroit très fréquenté. La terrasse est grande, vivante, appréciée des citadins. Jamais elle ne s'est plainte des gens, du bruit. Ils sont le contrepoint de sa solitude. Elle leur laisse volontiers la place. Demain elle sera à sa fenêtre au petit matin. Le jour où les volets resteront fermés je la regretterai.

Chantal L.

Que je parte ou rentre chez moi, sur la gauche de la porte d'entrée / sortie, je ne voyais rien d'autre dans l'encadrement de la fenêtre qu'un store complètement fermé et rabattu. Et pendant des jours et des semaines, ma curiosité, mon « presque-voyeurisme » venaient se heurter à ce volet clos. Heureusement, du haut du quatrième étage, enfin rentré ou m'apprêtant à partir, je pouvais à loisir admirer les télés réelles, matérialisées sous forme de fenêtres encastrées dans le bâtiment d'en face. Pour la plupart d'entre elles, je ne trouvais que de longs et profonds couloirs vides, s'éclairant le soir comme pour confirmer ma vision du matin. Comme si la lumière venait ironiquement et lourdement me confirmer que, précisément, rien ne gesticulait dans ces encadrements. Mais j'ai eu plusieurs fois le loisir de voir des personnes filantes. Jusqu'à ce matin là, où mes yeux retrouvèrent la double porte fermée, dans l'un des cadres. Puis une femme l'ouvrant et trouvant mes yeux dans le lointain, l'horizon du bâtiment d'en face ; mon petit appartement. Jusqu'à ce que je tourne la tête et qu'à mon retour de cette gêne et de cette culpabilité, une seconde à peine, elle ait disparu. * soupir * J'ai dû rêver...

Grégoire C.

La vie d'une silhouette entr'aperçue quotidiennement jusqu'au jour où quelque chose a changé, quoi ?

Une ombre chinoise, derrière un rideau tiré, au passage à niveau là où le train ralentit pour se préparer bientôt à rentrer en gare et déposer ses passagers le soir au retour du boulot ou de l'université. Je guettais chaque jour au passage la fenêtre, pas la fenêtre en tant que telle mais l'image qu'elle délivrerait en son espace central. Depuis deux saisons un détail avait attiré mon attention, cette silhouette immobile [était-elle humaine ou bien parodique ?] inchangée au fil des jours me laissait perplexe. On aurait dit le profil...

J'espérais, j'attendais les beaux jours, que la chaleur fenêtre ouverte... Point de personne attablée par jeu de perspective et plans superposés, je m'étais imaginée une vie, une histoire, pas tant une curiosité une habitude sur laquelle poser le regard, un repère visuel un relief sur lequel ripe le regard, scanne le paysage l'environnement visuel, représentation subjective de mon monde intérieur. A moi la silhouette, la fenêtre. L'idée que cette même image soit livrée au regard de tous les passagers du train sans savoir qui d'autre la remarque. Pas même une vision, je ne vois rien, ne distingue rien de cette idée de silhouette figée. Qu'est-elle sensée représenter ? Un mirage...

Anne G.

Ce matin je passe encore près de la mairie et là, sur le trottoir de gauche au deuxième étage la même fenêtre de conte de fée tirée du château de la belle au bois dormant est éclairée comme d'habitude par une bougie. Cette fois-ci son regard transperce la vitre, vibre dans l'air et vient se ficher dans mon œil telle une flèche adroitement tirée, je fixe cette fenêtre depuis plusieurs minutes maintenant, les gens autour de moi commencent à commenter. Qu'importe, le temps se fige, je lève plus haut la tête, un petit sourire se dessine sur mon visage et je m'incline comme en signe de respect au Japon, le regard de feu de cette silhouette pétille quelques minutes puis, elle s'approche de la fenêtre, l'ouvre, laisse le vent jouer avec ses cheveux, le soleil jouer à cache-cache avec son visage de nuit, elle baisse les yeux dans la rue. Je ne sais si elle m'a vu. Depuis à chaque fois que je passe sous cette fenêtre elle m'offre un sourire et ma journée s'éclaire. J'ai hâte de repasser devant cette fenêtre demain.

Robin G.

Ce matin je roule à travers la rue au volant de mon fauteuil roulant. Tous les jours je regarde les mannequins dans la vitrine. C'est la vitrine d'une grande enseigne : les Galeries Lafayette ! Aujourd'hui le décor a changé. C'est les soldes !

Anselme B.

Chaque matin je passe devant une fenêtre. J'ai aperçu une silhouette, une femme avec un couteau qu'elle tenait à sa main droite devant son miroir. Demain je repasse pareil au même endroit et la silhouette c'était une ado d'une quinzaine d'années qui chantait toute seule, elle était habillée tout en noir et ses cheveux étaient couleur corbeau, c'était une gothique. J'étais fascinée, elle était belle, bien maquillée en noir. Mais le lendemain je passais encore et elle s'était disputée avec ses parents. Elle s'était taillée les veines, elle en avait marre de vivre en pleine déprime. Elle vivait que en négatif. Et le même jour, l'après-midi plus là ! Ces parents l'ont mis à l'hôpital psychiatrique, c'est dommage pour elle.

Marion V.

Une fenêtre ouverte et fleurie, lumineuse et pleine de vie. Et de bruit de l'air et de la musique du chant des oiseaux. Les fleurs sont comme des femmes. Il faut les arroser tous les jours autrement le soleil les fera sécher.

Nathalie R.

Par l'écriture on apprend à se connaître et à prendre soin de soi. L'écriture est pour moi une source de communication et d'apprentissage. Grâce à l'écriture on peut apprendre et développer un tas de choses. L'écriture reste pour moi un moyen de communication et de savoir.

Isabelle R.

Voici une promenade en centre-ville
Je m'arrête et le temps d'un battement de cils
Une envolée de moineaux, de pigeons s'exilent
Dans un ciel indigo, comme une mer d'huile.

A la terrasse d'un café, sur la table s'empilent
Quelques tasses, et je vous le mets dans le mille
A l'extrémité d'une soucoupe, dépasse un petit fil
Fil qu'un moineau intrépide s'enfile.

Puis à un copain il le refile
Et les voilà partis rejoindre une presque île
Au contraire de nous, ils ne se font pas de bile.

Alors, je pense à ces volatiles
Et je m'en vais car le bruit m'horripile !

Sandrine U.

- Haltérophile crocodile idylle tranquille fragile domicile chlorophylle mille deal pile krill fil Lille vile avril kabyle Achille an 1000 outil toril baril gracile persil tache d'huile fébrile Tchernobyl sex-appeal île cinéophile servile bile futile sourcils.
- Ainsi soit-il ! Au nord, une ville, dénommée Lille, n'est pourtant pas une île, mais pratique la pêche au krill pour recueillir la précieuse huile. Elle est peuplée de kabyles aux longs cils et à la chevelure persil, descendants grecs d'Achille et immigrés dès l'an 1000.
- Un joyeux crocodile quitta un jour son domicile tout fébrile en proie à une belle idylle pour sa jolie Sybille à la silhouette gracile.

Anne G.

Toute douce sans être fragile
Et bien loin d'être futile
J'aime sans modération ma ville
Qui me permet de me rendre utile
Comprenez que ce n'est pas chose vile
Que d'habiter, solidaire, dans cette île
Oh combien, à ses heures, calme et tranquille

Julie M.

Je vous préviens, je ne mords pas, je n'aboie pas tout le temps, mais surtout je suis hors sujet même si c'est un sujet que j'aime bien, je suis toujours à côté de la plaque. L'esprit qui m'a été transmis : une ode à la liberté, libéré de nos chaînes de la pensée, des règles, des besoins, de l'égo... La mort, l'amour, le destin de nos pieds de nos mains, mon chemin est comme le mouvement d'une horloge qui serait détraquée, le roulis du bateau sur la mer, la flamboyance d'un instant fugace précaire, éphémère qui disparaîtra puis se retrouvera dans le son d'une autre âme, un renouveau, une renaissance. Ce chagrin.... Ah mince, j'ai perdu le fil !

Anselme B.

La couleur des yeux d'Ankaril se rapproche des nuances orangées du Nil

Ah Ankaril ! Déesse au corps sculpté, gracile

Si tu pouvais voir la force dans ton regard fragile

Ta peau parée d'arabesques sans fin sur ton grain de peau couleur tuile

Enfin le contraste saisissant entre tes sourcils et ton iris de couleur persil.

Ah Ankaril ! Toi si touchante, si vibrante, si tranquille

Que n'ai-je ta beauté, ta grâce moi pauvre crapaud qui suis si vil.

Un jour peut-être je t'offrirai avec tout mon courage un anneau de mythril.

Je rêve sans cesse de toi, de ton sourire, de ta douce voix et pourtant ces songes sont inutiles.

Toi qui pour mon plus grand malheur est enterrée à Raven Hill

L'âge me rattrapant je commence à devenir sénile.

J'envie paisiblement une existence futile.

J'attends avec espoir le jour où je te rejoindrai au cœur de Raven Hill.

D'ici-là ma tant aimée, je me retire et te laisse pour quelques heures tranquille.

Et comme à chaque fois, je noie ma tristesse dans un baril.

Robin G.

Gracile, puéril, mille, bile, cil, fil, file, pile, pile, volubile, fertile,
docile, faux-cils, habile, île, Lille, profil, le Nil.

Des accordéons tant graves que volubiles
Accordent toutes leurs notes dans le mille
Et dans leur habile harmonie fertile
Esquivent la bile, montre leur plus beau profil
Face aux puérils et impudiques faux-cils.

Grégoire C.

Lorsqu'il arrive en ville,
L'absence de chlorophylle
Atteint le cerveau de Nabil
Il s'enfuit, se défile.

C'est en ville qu'il doit rencontrer Sybille
Comment reprendre le fil
De cette tendre idylle ?

Il reviendra en ville
Avec un bouquet de gypsophile
Qu'il offrira à Sybille !

Chantal L.

Ecrire, c'est compliqué. C'est parfois difficile de poser noir sur blanc ce que l'on pense, ce que l'on ressent. Car c'est se livrer et dévoiler notre état d'esprit, qui nous sommes.

Daphné

Moi la ville je suis une femme. Rue Marie Trintignant, square Céline Dion, avenue Alexandra David-Neel, place Christine and the Queen, faubourg Charlotte Gainsbourg. La cité d'Hélène Fischer, arrêt du métro d'Aphrodite, arrêt de bus Miley Cyrus.

Marion V.

Moi la ville je suis une femme qui attire les hommes. Je suis l'endroit qui fut autrefois la caverne, le lieu culturel de préservation d'une humanité riche et tribale. Je suis celle par qui l'homme se sent en sécurité. La ville n'a pas vraiment de définition, cependant elle attire, elle séduit par ses lumières. Elle amène les gens à se rassembler, à s'oublier dans la masse. La ville crie son besoin de s'unir avec l'étrange, de créer le divertissement. La ville réunit nos richesses, elle tombe enceinte, elle grossit jour après jour. Elle aime ses monstres engendrés. Ceux qui ont oublié le lien avec la terre.

Anselme B.

« Moi, la ville, je suis une femme ». De fait, j'ai plusieurs vies que je conjugue au mieux selon mes humeurs. Le soir, je me pare de bijoux de lumière et sort enivrée de joie dans les quartiers les plus festifs.

Au petit matin, je me nettoie, me lave et fais peau neuve pour aller au travail, car je suis le plus fort bassin d'emplois dans la région.

Vers 16 heures, je me nourris des rires des enfants avant de me reposer pour une paisible soirée.

Puis je recommence.

Mais cela est épuisant de mener bon train. Ainsi, parfois, je fais preuve de coups de sang et une rixe éclate en mon sein. Bandes rivales ou voyous de bas étages, tout prétexte semble bon pour que les hommes se tapent dessus.

Mais les tensions s'apaisent lorsque les vacances arrivent. Là, lasse, je me repose pour un mois avant de repartir de plus belle en automne.

Bref. Si la ville fut bâtie et décrite par des hommes, sachez que son cœur est doux, bienveillant mais sévère comme le serait une mère gardant une multitude d'enfants turbulents. Mais n'est-ce pas là le propre des enfants que d'être turbulents ?

Julie M.

Moi la ville je suis une femme. J'accueille en mon sein celles et ceux qui passent, qui flânent, qui s'installent. Je laisse les portes ouvertes. C'est important que chacun circule librement.

Moi la ville je suis une femme, j'ai mal au ventre lorsque la misère se répand, lorsque je vois les gens dehors dans le froid, dans la faim.

Moi la ville je suis une femme, J'ai mal aux jambes de constater la disparition des bancs. Où donc est-il écrit que l'on ne doit pas s'asseoir en ville ?

Moi la ville, je suis une femme, je protège de mes mains graciles les petites fleurs et les petits animaux logés dans les interstices urbains.

Moi la ville, je suis une femme. Une femme au cœur lourd face à la violence, à la difficulté du vivre ensemble.

Moi la ville, suis-je vraiment une femme ?

Chantal L.

Moi la ville je suis une femme. Vous ne me voyez pas, mais je suis là. Je suis dans les bâtiments, comme vous. Les hôpitaux, les préfectures, les cinémas, les mairies, au travail. J'habite dans cet immeuble. Comme vous. Vous ne voulez pas me voir dans les skate-parks, les terrains de foot, dans les noms des rues ? Et pourtant quand vous me voyez, je ne veux pas être vue. Dans la rue, ne voyez vous pas que j'ai autre chose à faire que sourire pour vous ?

Sylvaine C.

Moi la ville je suis une femme...
Moi Lavil coming out. Basta.
Moëlle à vil j'essuie Oun Fâm
Mwala Veel je suis une femme.

On ne dit pas j'habite mais j'ai élu femmicile, je réside j'héberge à flanc de colline les familles humaines organisées, sous toits tamiseurs, de l'autre côté de l'arabesque de lumière. Chez moi on circule librement à l'air, pas tous en ligne comme un seul homme, en totale liberté de mouvement, tout en fluidité de déplacements qui s'articulent, de boucles en virgules, soupirs ou silence entre deux lignes retenues de souffle et longues expirations.

Les artères principales d'échanges sont appelées : rue des gourmandises, allée panique, place enveloppes charnelles, croix des années.

Lorsqu'un être s'envole on l'immortalise par un dessin végétal collectif sur un lit de mousse au cœur de la grande forêt, celle destinée aux générations futures.

Anne G.

Moi la ville je suis une femme. J'ai entendu cette phrase la première fois que j'ai quitté ma campagne d'origine. Heureusement ou non, j'étais déjà suffisamment âgé pour comprendre cette phrase. Mais j'en ignorais alors la portée. Je ne saurais dire, je ne me rappelle pas, si cette phrase si désarmante s'était échappée d'une discussion ou bien si le béton s'était paré d'une bouche pour délivrer son message. Peut-être s'agit-il d'un endroit particulier, me suis-je dit. Et je retournai maintes fois sur cette place où s'entassaient les bus sans plus jamais rien entendre de similaire. Mais j'ai gardé en moi cette confession profonde. Et à chaque croisement de rue burinée d'une plaque estampillée Jean de Machin ou Georges de Truc, je me trouvais à bougonner en moi-même avec la ferme impression que j'étais seul détenteur du secret de cette ville, que les fourmis qui y vivaient et prospéraient avaient travesti jusque dans les matériaux usés pour la bâtir. Bien sûr me vint maintes fois à l'idée qu'une femme ne se définit pas par la délicatesse de la soie ou la douceur de l'herbe. Tout comme elle peut prétendre au brut du métal et l'extravagance de mille gratte-ciels.

Mais j'avais entendu la plainte de cette ville en détresse, que vraisemblablement, le grisonnant et le macadam, le goudron et la topologie surchargée ne ravissaient pas. Comme un oubli de sa nature profonde étouffée par l'industrie noirâtre. Comme une chirurgie grossière de l'ablation de sa verdure au profit du métal.

Grégoire C.

Moi la ville je suis une femme. Comblée par la nature, les arbres, les oiseaux qui chantent au moment du printemps où on laisse les fenêtres ouvertes. Avec un beau soleil ! On se croirait à la Grande Motte au soleil couchant. La mer est froide avec un beau soleil qui arrive vers 10 heures du matin et se couche à 18 heures. Les oiseaux se cachent....

Nathalie R.

Moi la ville je suis une femme. Moi, la ville fortifiée je suis une femme inconnue. Avec ses hauts murs, son centre austère, je parais grise, ceinturée, enfermée si l'on ne sort pas de l'autoroute, si l'on me regarde de la voie ferrée.

Mais je suis une femme libre, avec ses portes d'entrées, ses routes qui mènent au-dehors et au-dedans. Une femme qui accueille et laisse circuler librement hommes, femmes, enfants, pensée émotion et sentiment. Une femme multiple, aux mille visages, tout à la fois cour d'école, rigidité d'un gratte-ciel, silence pesant d'un parking souterrain, délice d'un parc ombragé, odeur sucrée du croissant. Une ville que l'on découvre jamais complètement mais toujours avec étonnement pour peu que l'on s'y attarde.

Estelle B.

Mandalune

Moi, la ville je suis une femme, qui aime les grand espaces les envolées joyeuses, les grands espaces remplis de lumières. Les discussions enflammées sur le parvis des philosophes. Les femmes dictent leurs lois ici, mais on est où ici ?

Mandalune est une cité où les responsabilités biologiques et la sensibilité priment. Ville bâtie sur les courbes, les lignes brisées, les tours ventruées, les places où la forêt surpasse la pierre. Chaque soir a lieu l'oraison, on chante la féminité, la vie, la liberté et de temps en temps le labyrinthe des rires résonne.

L'argent ? Quelle ineptie ! Le rire de chaque femme est aussi précieux qu'un diamant brut, plus vous faites rire une demoiselle plus vous êtes riche à Mandalune. Cité où l'entraide est de mise. Une seule règle à Mandalune : le respect et la parité absolue. Si aucune femme ne veut d'une tâche, si aucun homme ne veut d'une tâche, un groupe se forme de quatre personnes, deux femmes et deux hommes.

Le gouvernement de la cité ? Mais le conseil des Matriarches voyons, qui dirige avec sagesse et raison la cité de Mandalune, les évolutions.

La prison ? Jamais ! Le bannissement ou le service pendant 7 ans. Tout fautif, toute fautive se verra dans l'obligation de contribuer à l'embellissement de la cité et de la qualité de vie de ses habitantes.

Aucune fille de la terre ne sera négligée. Toutes pourront étudier dans leur domaine de prédilection. Une vie de couple est avant tout harmonieuse, l'homme propose mais c'est la Dame qui dispose. Ici les hommes sont à marier, si on ne trouve pas d'épouse, qu'à cela ne tienne un service de deux ans dans une famille noble ou non résoudra le problème. A Mandalune, La Dame domine, le Mâle s'incline.

Robin G.

Écrire, c'est un moyen de se construire un univers plus plaisant que celui dans lequel on vit. Écrire, c'est aussi se mettre dans la peau d'un personnage qu'on aurait peut-être aimé être. Écrire, c'est avoir le pouvoir de manipuler le personnage au gré de son imagination.

Michel A.

Chambéry est pour moi **La** ville où on allait avec ma famille pour flâner et sortir du quotidien lors des vacances de Noël. Et parmi le dédale des rues piétonnes, rue Croix d'Or précisément, se trouvait une boutique de jeux de société tous aussi bizarres, loufoques et décalés les uns que les autres. Cette boutique était sombre et petite, un poil étroite. Et pourtant... Et pourtant, elle ruisselait de merveilles, de jeux fabuleux destinés à resserrer des liens par de longues heures ludiques là où les écrans ont plus tendance à nous séparer... Bref, la bien-nommée « Antre des Jeux » s'est étoffée et a réussi à ouvrir une deuxième vitrine juste à côté, , avec des jeux pour les enfants jusque dix ans environ. Elle est plus lumineuse, plus accessible, plus commercialement satisfaisante. Mais de fil en aiguille, au fur et à mesure des mois qui s'écoulèrent et des dépenses qui s'accumulèrent, les deux boutiques devinrent sûrement plus une charge qu'un bénéfice et il fallut en fermer une. Ce fut la première, l'historique, l'antre elle-même.

Je m'en suis aperçue lors d'une promenade anodine dans cette ville, qui est désormais **Ma** ville ; dans ces rues qui sont désormais **Mes** rues ; quand au détour d'un virage, rue Croix d'Or, je suis tombée nez à nez avec cette devanture, vide, noire comme un deuil, la peinture s'écaillant et avec cette immonde pancarte qui scandait « A vendre ». Ce jour-là et à jamais, j'ai enterré mon enfance.

L'enseigne a subsisté, juste à côté, mais n'a plus rien d'une « antre » car trop commercialement correcte. Depuis, une chapellerie a ouvert à la place, chapeaux d'adulte pour une vie d'adulte, moi qui ai une tête à chapeaux !

Julie M.

Presque tous les jours, je passais devant cette maison, il faut l'avouer assez délabrée. Une maison avec un étage et des volets en ferraille d'un vert passé. Sur le côté gauche, un espace grillagé laissait apparaître quelques immondices, une écuelle, une niche au fond, quelques croquettes. Le premier soir, il y a trois ou quatre ans, lorsque je me suis intéressée à cet endroit, je venais de me garer lorsqu'un chien a déboulé près du grillage en aboyant. Surprise, j'ai reculée et m'en suis allée. Quelques jours plus tard, en allant rendre visite à ma mère, je passais devant cette maison. Ce même chien était présent, accompagné d'un beauceron noir plus calme. Je me suis approchée malgré l'aspect repoussant de l'endroit. Spontanément, le chien est venu et j'ai commencé à lui parler. Au fil des jours, je passais systématiquement devant cette maison pour voir « Bouba », le boxer marron qui avait aboyé le premier soir. Un chien adorable, en demande d'affection et vivant au milieu de ses excréments. Jamais je n'ai vu les propriétaires, le prénom du chien était écrit sur son collier et « Kaysa » c'était le nom du beauceron noir. Parfois au bout d'une semaine ou d'une quinzaine l'endroit était nettoyé des déjections de ces animaux.

Malgré tout ça, un lien s'est créé avec ces deux chiens. Quelques caresses, une présence quotidienne, je leur apportais parfois des restes de poulet sur lesquels ils se jetaient et mes bouteilles d'eau étaient un prétexte pour renouveler leurs jeux détruits et entrer en interaction avec eux. Je rêvais de détruire ce grillage et les faire courir sur le stade de football qu'ils voyaient tous les jours. Leur apporter la liberté, les emmener se faire soigner car ils étaient laissés seuls et ne sortaient jamais. Un jour, une petite fille m'a mise en garde lorsque je m'approchais d'eux et je lui ai simplement dit qu'il n'y avait aucune méchanceté chez ces chiens, juste l'envie d'être aimés et que l'on s'occupe d'eux. Cette même petite fille a caressé sans peur Bouba. Petit à petit, lorsque j'apparaissais au bout de la rue, je voyais Bouba qui me reconnaissait et attendait impatiemment ma venue.

Il y a un mois de cela, lorsque je suis passée, je n'ai plus vu Bouba, ni Kaysa. Une grosse boule au ventre m'a étreinte et j'ai versé quelques larmes. Où étaient-ils, qu'étaient-ils devenus ? Peut-être le saurais-je un jour, mais mes recherches sont restées nulles. Aujourd'hui, la maison a été rasée.

Sandrine U.

Il y a quelques années, je suis repassée par la Motte-Servolex, village de mon enfance et tous mes repères avaient disparus. La Poste avait été rénovée et agrandie. Le logement de fonction où nous vivions était toujours là mais le bâtiment, autrefois à toit plat, avait été surélevé d'un étage. Quant à l'aire de jeux où je jouais enfant, elle avait été remplacée par des jeux plus modernes, la place avait été réaménagée... plus rien n'était comme avant. J'ai eu un gros pincement au cœur car ce lieu était empreint de souvenirs joyeux.

Je me suis consolée en me disant que ce réaménagement avait modernisé le centre-ville et je me suis installée près de cette nouvelle fontaine qui était érigée au centre de la place. J'ai eu plaisir à rêvasser sur l'un des bancs en me remémorant ces souvenirs d'antan.

Alexandra

Je suis passée dans mon village de Saint Jean d'Arvey quand j'allais voir ma mère. Soudain le quartier a bien changé. Les anciennes maisons disparues : à la place des nouveaux magasins comme « La Boucherie » et la pharmacie qui ont pris place. La bibliothèque aussi a bien changé, agrandie et plus jolie comparé à l'ancien temps. La mairie est plus vivante et bien fleurie à l'extérieur.

Marion V.

Je vis en ville depuis longtemps. J'ai changé de logement, j'ai changé de ville. Le 17 rue Lamartine est toujours au bas de la rue en sens unique, près de l'école. Les enfants ont grandi mais l'école est restée. Boulevard de Brou, seul le type de cuisine non plus familiale, mais italienne, puis orientale, a changé et changera encore. Mais il y a toujours un restaurant au rez-de-chaussée de l'appartement que j'occupais.

Place Victor Hugo était une place piétonne lorsque j'ai emménagé dans cet appartement sous les combles. Elle le demeure. En face, un célèbre café, réputé pour avoir été un lieu dissident a agrandi sa terrasse. Il n'est plus dissident, les propriétaires ont changé. Le café est toujours là, j'y retourne avec plaisir.

La ville change avec l'air du temps. Je change. Et je trouve que cela se fait en douceur, sans bouleversements criants, tant pour la ville que pour moi.

Chantal L.

J'aime beaucoup cet endroit, c'est le bar du Passage. On peut y boire plusieurs choses sauf qu'il n'y a pas de boissons alcoolisées. Se trouvent des tableaux de différents peintres. On peut y lire, y jouer, découvrir des jeux. Faire des rencontres durables ou éphémères. Les prix sont convenables. On peut participer à des spectacles peu onéreux, des jeudis à thème. J'y suis allée, je l'ai fait connaître à d'autres personnes. Ce que j'aime aussi c'est la convivialité. Ce que je préfère, c'est un café allongé (je suis très café).

Martine S.

Le jour où je suis retournée au 14 rue de Landeule à Aubagne près de Marseille, ma nostalgie et mes souvenirs se sont écroulés comme une part de moi-même dont on m'avait mutilée. Devant moi se tenait, à la place de la maison de mes parents, un chalet en bois de couleur jaune sans âme, laid, au charme suranné. J'avais en moi un mélange de haine et d'effroi, un besoin vital de hurler, de crier et de pleurer, d'expliquer aux passants que vingt ans avant cette bâtisse immonde dans cette même rue, se trouvait une maison qui fut pour moi le Bonheur et la chaleur, les rires et les pleurs de l'enfance. Quatre murs sacrés entre lesquels un homme et une femme s'étaient aimés, avaient créé et espéré puis s'étaient séparés.

Je suis morte ce jour-là car on avait rasé mon passé et c'est encore difficile à oublier car je connais peu de choses sur mes origines, mais depuis ce jour je déteste les chalets surtout s'ils sont jaunes !

Myriam A.

J'ai du mal à trouver un changement agréable, positif, il me faut y réfléchir un moment, tant les émotions négatives m'accablent aux évocations cinglantes qui arrivent en premier. Enfin, si je replonge en situation de flânerie citadine il est bien une émotion agréable en rapport avec un changement en ville à Chambé, c'est celui du centre-ville piéton qui s'est éclairé, ouvert progressivement passant d'un ensemble de blocs opaques à contourner où la déambulation se limitait à suivre les contours d'un grand carré portant les noms de rue Croix d'Or, du Théâtre, Ducis, les portiques et place Saint Léger. En une vingtaine d'années, des percées se sont opérées reliant les quatre côtés les uns aux autres. Ce sont de nouveaux choix de promenade et de belles découvertes à la clé du vieux quartier réhabilité. Finis les coupe-gorges fermés, obstrués par des amas noirs, puants de déchets empilés. Les décombres ont été retirés, les façades lavées, rénovés les appartements en ruine, le centre-ville revit, il est devenu résidentiel, touristique, mémorial d'une histoire dont il garde les marques en ses murs, les traboules aèrent cet ensemble transformé où il fait désormais bon circuler.

Anne G.

Quand on aime le contrôle, avec un gigantesque accent circonflexe et un « o » majuscule, le changement n'est nettement pas propice aux réjouissances. Et je me souviens encore clairement de cet endroit et des gens qui s'y affairaient. Plein de lumière et plein d'espace, le supermarché à la devanture rose envoyait du rêve plein les yeux. Peut-être que, inconsciemment, j'espérais gagner quelque chose en rentrant dans le « Casino » qui s'étendait de toute sa largeur au sortir du faubourg où j'habite. Certains diront que ce n'était qu'un lieu utilitaire de consommation comme il en existe bien d'autres. Et je ne saurais leur donner tort. Mais au fil des semaines, à chaque nouvelle séance de courses hebdomadaires, j'avais lié des liens avec les gens qui y travaillaient. Je ne me souviens d'aucune fois où je n'ai pas été reçu avec une cordialité douce encadrée d'un sourire. Et petit à petit, les discussions s'étendaient et sans que je ne le réalise, les clients disparaissaient.

J'ai poursuivi mon existence et j'ai assisté à la déchéance et la décrépitude de ce casino sans machines à sous. Vers la fin de son existence, les rayons autrefois bien rangés se sont mis à proposer des choses aléatoires dans un chaos surprenant et qui prêtait à rire, dans un désordre qui défrisait le poil de mon amour pour le droit et le réglé : quelle curieuse idée de foutre, côte à côte, des couches et de la bouffe pour chien ? Il fallait juste remplir les présentoirs, histoire que ça fasse pas trop vide... C'est ce que l'une des employées a laissé apparaître en filigrane au détour du comptage de mes boîtes de conserve. La semaine suivante, comme toujours au même jour et à la même heure, je savais que j'entrais dans l'endroit avec ses formes et ses lumières propres pour la dernière fois. Et je suis passé, par la suite, plusieurs fois, devant les portes coulissantes impudiques du magasin, qui s'ouvraient et montraient la misère et le vide ; ébloui par la lumière blafarde, je sentais chaque fois la tristesse et la honte : la même que celle que l'on éprouve en recroisant une ancienne connaissance dont on sait qu'on finira par l'oublier.

Grégoire C.

Écrire, c'est explorer des possibilités que l'on s'interdit parfois par la parole. Écrire, c'est un exutoire dans la mesure où l'on se sent libre de tout pouvoir écrire.

Sandrine U.

Écrire, c'est d'abord du temps choisi.
Écrire, c'est aussi de la magie.
Écrire, c'est, surtout, l'existence en mots.

Grégoire C.

La petite cuiller dans la tasse à café plongée verticalement concavité au fond, son manche tranchant l'espace, fond flouté par ma vision lunettée accommodée pour voir nettement cet objet distant d'une trentaine de centimètres du bout de mon nez. La partie qui a capté mon attention c'est son extrémité qui se détache sur un fond couleur bois. Elle est de métal argenté, élément froid sur élément chaud. Bordée d'un liseré intérieur, j'allais écrire liseron, elle me porte à une évocation végétale d'architecture romane ? Gothique ? En feuille dite d'acanthé par erreur de lecture journalistique, revue puis corrigée... peu importe, le portrait, j'y vois une arcade, un motif d'église, une voûte, un passage en roche sableuse, une alcôve où viennent se recueillir des fidèles du lieu et autres dévots inspirés après le rituel trempage du bout des doigts dans le bénitier et le signet en croix de quatre points du visage, rite de passage de la ville extérieure vers le monde intérieur des chrétiens, l'Eglise avec un grand E. Outre ce signe d'appartenance religieuse, je repose mon regard sur l'objet et y vois cette fois autre chose, un miroir à main, objet féminin qui sert à la toilette pour se coiffer et regarder là où les yeux ne sont pas ni ne vont de façon naturelle.

Anne G.

La table et ses nervures vues d'en haut. Quelques nervures marron foncé apparaissent, comme de longues avenues sur lesquelles circuleraient des « Lilliputiens ». Toutes parallèles plus ou moins droites plus ou moins colorées. Quelques marques de tasses de café montrent des immeubles d'en haut, semi-circulaires avec une grosse tâche qui serait un parc attenant aux immeubles. Une succession interminable de rues s'achevant par d'autres perpendiculaires, croisement avec une autre table !

Sandrine U.

C'est une bulle petite et à la fois grande. Il y en a de différentes sortes. J'y vois de petites personnes qui traversent de port en port. Il y a des rivières où des embarcations s'y trouvent et les petites gens embarquent jusqu'à un barrage et ils restent bloqués. Cependant certaines bulles passent et continuent leur chemin. Certaines s'y noient. D'autres en réchappent et forment un nouveau ruisseau et vogue la galère !

Martine S.

Les pages du Dauphiné sur la table, quadrillées, organisées de manière à faire tenir un maximum de thématiques et d'articles me font penser à une carte vue du ciel. Un verre transparent dans lequel trempait mon café posé sur le journal. Une fois mon café fini, j'avais remarqué l'effet grossissant du verre.

Anselme B.

Les bulles de ma bouteille d'eau sont comme des migrants en mer cherchant à atteindre un rêve. Ils quittent la destruction et le chaos dans l'espoir de vivre sans une guerre. Je rêve que le monde soit plus vaste que ne l'est ma propre bouteille et il y aurait assez de place pour accueillir tous ces gens. Les bulles qui s'échappent de ma bouteille seraient de l'oxygène réel apporté aux enfants. Ainsi la traversée d'un bout à l'autre du plastique serait sans danger, plus de noyés !

J'ai l'intention de boire toute l'eau de la bouteille pour que celle-ci, devenue vide, se transforme en un abri où enfin les migrants du continent San Pellegrino pourraient être sauvés et libres.

Myriam A.

Une tasse, une Tour de Chambéry. Les petits points de la tasse orange sont les fondations de la Tour. Les striures de la table sont les différents étages du grand escalier circulaire qui mène au sommet de la Tour.

Alexandra

La Cité au Carré est faite de blocs serrés les uns aux autres. Tous les blocs ont leur verrière sur le toit qui loge la cage d'ascenseur. Les blocs sont posés au sol selon une géométrie invariable, serrée, dense. Les allées qui les desservent sont étroitement vertes et herbeuses. A cette heure calme de la matinée, rien ne bouge. Vue d'en haut la Cité au Carré paraît vide, déserte.

Chantal L.

Ce n'est pas un fossé. Non. C'est un gouffre. Un gouffre qui sépare la ville depuis le Grand Chambardement. C'est ainsi que le maire a appelé le monstrueux tremblement de terre qui nous secoua lorsque j'avais 15 ans. Cette secousse sismique fut telle que le sol se déchira sous l'une des principales artères de la cité, précipitant nombre de pauvres automobilistes dans cet abysse mortel. Des rames de métro disparurent aussi ce jour-là, entièrement. Bien évidemment, il a englouti des monuments historiques, pour certains magnifiques. La brèche, non contente d'avaloir de la sorte la population et le patrimoine, s'étendit, s'agrandit jusqu'à devenir la Faille que nous connaissons aujourd'hui. Longue d'une vingtaine de kilomètres, elle est large d'une centaine de mètres en moyenne, cinq cents à son endroit le plus éloigné, et sépare la ville en deux parties presque égales, comme un coup de hache qui aurait été porté dans une bûche trop tendre et pas du tout préparée à ça. Des plus grands scientifiques, aucun ne fut capable d'expliquer pourquoi ou même comment un tel phénomène avait pu avoir lieu, ici, dans ce cœur palpitant de la France, j'ai nommé Paris.

Cette effroyable griffure, redessinant à jamais le paysage urbain, scinda la ville du nord-ouest au sud-est. Mais s'il n'y avait que l'éloignement, cela nous aurait presque enchantés, nous aurions pu construire des ponts. Non, c'était sans compter le dénivelé qui s'instaura ce jour-là. Comme poussée par des forces mystiques, la terre, jusque-là nourricière, se tordit, se déforma et se bomba tant et si bien que, par endroits, c'est une falaise qui se dresse devant vous quand vous tentez de regarder par-delà la Faille. Et je vous laisse imaginer l'odeur que dégagent les égouts maintenant qu'ils débouchent en partie à ciel ouvert.

Depuis vingt ans que s'est passé le Grand Chambardement, l'être humain s'est organisé autour de ce que certains appellent « le léger désagrément » ou encore « le Gouffre des finances ». Autant le premier surnom est ironique ou n'a d'effet que dans la très haute sphère, autant le deuxième fut une réalité que trop connue. En effet, dans le but charitable de re-solidariser la capitale, des fonds astronomiques furent levés des six coins du pays pour ériger des ponts. Or c'était comme si la Terre refusait tout geste dans ce sens car assez rapidement apparurent les répliques sismiques, moins graves certes, mais brisant tous les liens avec leurs espoirs. C'est exsangue financièrement que le pays s'arrêta d'approvisionner la recherche et la construction des lieux de passage. Chaque secousse venait rafraîchir la mémoire d'une population déjà trop meurtrie, terrorisée à la moindre vibration. Enfin, celles-ci s'estompèrent, s'espacèrent, mais furent toujours présentes. Ainsi, la vie reprit son cours et l'humain migra. Il y eut le Paris de la lumière, la partie Sud-Ouest qui s'est élevée, et le Paris de l'ombre, la partie Nord-Est.

Le Paris lumineux vit les prix des logements exploser et croître de manière exponentielle. Cette partie de la ville se remit à foisonner d'une vie incessante, cultivée et éclairée. À l'inverse du Paris de l'ombre.

Dans l'ombre de cette muraille de pierre, la vie se délabra, se dessécha, se démembra. Rapidement, des gangs firent leur apparition, et tentèrent de régner parmi l'anarchie qui faisait loi. Les magasins furent pillés, les denrées alimentaires devinrent sacrées et l'être humain revint, de ce côté-là, comme à l'âge de pierre. L'ordre n'était plus nulle part et les pouvoirs publics s'en moquaient éperdument,

partant du principe que si nous vivions de ce côté de la Faille, c'était par choix. Personne, dans la lumière, ne comprit jamais que nous ne pouvions nous installer à la campagne, ni dans d'autres endroits lumineux par défaut d'argent. Car l'argent, non content d'être le nerf de la guerre qui gouvernait en ce bas monde, vint très vite à manquer, ce qui fit exploser le marché noir. Et l'on se mit à manger du chien, du chat, du rat ; et du pigeon les jours de fête.

C'est de ce côté de la Faille que je fus forcé de m'installer, moi qui étais devenu fraîchement orphelin. Je m'adaptais et réussit même à investir une chambre de bonne où le soleil pénètre aux plus hautes heures du jour. L'escalier s'est effondré dans cet immeuble et je passe par les toits, ce qui me protège des ramassis d'ordures humaines qui battent le pavé. Je suis le Grimpeur, celui que d'innombrables poursuivent en vain car je les sème toujours, ou je les tue. Ma forme athlétique me permet de me faufiler partout et mes muscles saillants me portent là où je le décide. Je suis surtout LE Grimpeur, celui dont le talent est convoité pour escalader la Faille. Car oui, il y a quelque chose qui gronde dans le ventre de cette société de l'ombre, et cette chose s'appelle la vengeance. Vengeance nourrie par l'amertume d'avoir été abandonnés à notre sort, délaissés à l'Ombre physique et idéologique de la société de la Lumière.

Mais ce temps est révolu. À la tête d'une armée prête à mourir plutôt que de retourner dans ce trou à rat, je compte bien partir à l'assaut de cette masse de pierre là où elle est la plus proche et envahir la haute société par sa faille la plus béante : la plus haute falaise de la Faille. En effet, celle-ci n'est qu'à quelques mètres de notre territoire et mon armée, composée d'hommes et de femmes vaillants, a construit un

pont mobile et amovible qu'il suffira de pousser pour que j'accède à la roche d'en face. Je devrai ensuite monter pas moins de 150 mètres pour atteindre la première galerie de métropolitain puis dénouer la corde à nœuds enroulée autour de mon torse afin de l'attacher fermement à ce que je trouverai là-haut et ainsi permettre à mes camarades de gravir à leur tour.

Notre opération sera une réussite. Il le faut. Pour la gloire du petit peuple sur le beau, pour la gloire de ces hommes et femmes qui m'ont patiemment suivi, et surtout pour la gloire de l'Ombre face à la Lumière.

Julie M.

Le mot de la fin

D'octobre 2018 à mai 2019, au sein du SAMSAH-SAVS d'Accueil Savoie Handicap s'est déroulé ce deuxième projet « Interstices » mené avec l'aide de la Direction Régionale des Affaires Culturelles Auvergne Rhône-Alpes, de la Région Auvergne Rhône-Alpes et de l'Agence Régionale de Santé Auvergne Rhône-Alpes dans le cadre du programme régional de Culture et Santé.

Les quatre séances d'atelier d'écriture, animées par Fabrice Vigne, auteur primé au Festival du 1^{er} roman de 2004 ont donné l'occasion aux écrivains du SAMSAH-SAVS et de la Résidence Denise Barnier de se prêter au jeu de l'écriture sur un thème donné : « Portait/ Autoportrait » et « Ville ».

Cette expérience d'échanges avec un auteur s'est déroulée dans le cadre du Festival du 1^{er} Roman de Chambéry, organisé par Lectures Plurielles. D'une séance à l'autre, les diverses propositions amenées par l'auteur Fabrice Vigne ont permis à chacun d'explorer la question de soi dans cet environnement particulier qu'est la ville. Chacun, chacune a su trouver ses mots pour exprimer un sentiment, un souvenir, une idée, un rêve... Ces rencontres ont également été l'occasion de mettre en voix les textes écrits, comme une répétition de ce temps de restitution qui se déroulera dans les locaux de la médiathèque Jean-Jacques Rousseau lors du 32^{ème} festival du 1^{er} roman, en compagnie de Fabrice Vigne et des écrivains.

C'est avec grand plaisir que je me suis investie dans l'animation de ce projet, que j'ai moi-même écrit pendant ces séances animées par Fabrice Vigne. Les rencontres ont été riches, variées, les échanges fructueux et elles ont permis à tous d'écrire de très beaux textes. Merci encore à Noël, Myriam, Grégoire, Sandrine, Anselme, Martine, Marion, Robin, Nathalie, Michel, Julie, Anne, Sylvaine, Alexandra, Daphné.

Ces séances d'atelier d'écriture se sont prolongées par le travail d'édition du recueil que vous avez entre les mains. Merci aux écrivains qui se sont impliqués dans la réalisation de cet ouvrage. Et un grand merci à Sylvaine Chan-Tave qui a fait la mise en page et l'impression de ce livret que vous avez entre les mains !

Chantal Leprêtre,
Éducatrice spécialisée au SAMSAH-SAVS

L'impasse du temps qui s'arrête :

Vous et moi (ce n'est pas « nous ») trouvons toujours des milliers de choses à faire. Et il me semble, depuis aujourd'hui, que plus on en fait, plus le temps passe. Et plus le temps passe, plus tout s'accélère, et alors, plutôt vous que moi, vous tenez la cadence. Mais moi, je sens le temps filer. Et s'il accélère, je ralentis. Et je continue de ralentir. Et il poursuit sa poussée vers la lune, comme un réacteur sophistiqué et incompréhensible. Alors je dis « stop » : on arrête tout. Enfin, pas tout... Le temps surtout. Même si tout cesse, certes, c'est tomber dans l'impasse.



RUE
de
VIVEMENT DEMAIN
PARCE
QU'AUJOURD'HUI EST
MAL BARRÉ !

RUE
de
l'ÉCUREUIL

RUE
des
ÉTOILES

RUE des
BEAUX RÊVES AFIN
D'ENFIN TROUVER LE
SOMMEIL ET
POUVOIR ENLACER
MORPHÉE

RUE
du
PASSANT
VOILÉ

RUE
du
POIDS DE LA
FARINE

RUE
de
KILIAN
MBAPPÉ

RUE
du
CHASSÉ-
CROISÉ

RUE
de
l'ARGENT

LE CHEMIN L'IMPASSE LA RUE
L'AVENUE LA PLACE
des
VA-NU-PIEDS, CHENAPANS, TIRS AU
FLANC SABOTS CROTTÉS
D'ANTAN.....
DE CEUX QUI ONT LES CHEVEUX
ROUX...
DE LA PATIENCE

RUE
de la
PLÉNITUDE

RUE
de la
PAIX

RUE
du
CUNIGONDE

RUE
de
l'ARC EN CIEL

RUE POSSIBLE,
où il est interdit de
s'engueuler,
ou de râler !!!!

RUE
de la
COUPE DU
MONDE 2018

RUE du SOURIRE :
non, vous ne serez
pas filmés, mais
p'êtré bien
photographiés....

RUE
de
PARADIS

RUE
du
JARDIN

RUE paisible où il
est interdit de
s'engueuler !!! de
râler !!!!

Anne G. Myriam A. Julie M. Anselme B. Michel A. Marion V. Sandrine U. Grégoire C. Noël

